

« *SERVIR D'ABORD* »

ROTARY-CLUB DE TOULOUSE



PRESIDENT 2018 – 2019 :

THIERRY GLESS

ESPACE CULTUREL

AVRIL 2019

EDITORIAL

Jean Bourdel nous a quitté.

Jean Sarda, rédacteur en chef de notre bulletin pendant de nombreuses années, a retrouvé dans ses archives les souvenirs d'étudiant de feu notre ami, à Toulouse pendant l'occupation, souvenirs qui furent publiés dans notre espace culturel de janvier 2007. Un texte qui laisse transparaître un homme reconnaissant à la vie dont le succès professionnel n'a pas altéré la simplicité. Jean Bourdel habitera nos coeurs longtemps encore.

Camille Bizot a donné sa conférence statutaire le 20 mars portant sur l'électrification des pays en développement. Elle nous en propose un résumé en page 4 qui nous rappelle l'importance fondamentale de l'énergie (avec l'eau et la paix), pour le mieux-être de l'humanité. Les réflexions actuelles des pays « nantis » pour une énergie propre ne pourraient-elles pas profiter aux pays en développement ?

Michel Molvot aime les chocs anachroniques. Le texte qui a retenu son attention est d'une grande actualité ; il faut le lire attentivement. Il n'a pas pris une ride si on veut bien observer les signes essentiels, universels, dans les événements quotidiens au delà du bruit médiatique... De qui est-il? Réponse en bas de page 6.

J'allais soumettre cette édition de notre espace culturel à notre président quand j'ai vu les images ahurissantes de l'incendie de Notre-Dame de Paris. L'impensable a eu lieu. Un incident technique a anéanti une oeuvre dont l'immensité et la rareté ne cessait de grandir avec le temps.



L'évènement nous offre une belle leçon en nous rappelant que ce que nous prenons pour immuable n'échappe pas à la destruction. Une belle leçon de Pâques qui rappelle le passage dans le désert vers la terre promise. Une belle leçon de courage pour la reconstruction de l'édifice à l'identique qui au delà des sommes considérables qu'on se complait déjà à compiler, fera appel à des talents artisanaux qu'on devra réveiller soutenus par un ardent désir des humains débordant les frontières comme au temps des cathédrales....

Jean-Jacques Boissin

UNE CHRONIQUE TOULOUSAIN DU PASSE.

Notre cher Jean Bourdel vient de nous quitter: nous étions nombreux vendredi matin 5 Avril 2019 à assister à ses obsèques en la Cathédrale St Etienne de Toulouse. Pour rendre hommage à sa mémoire, pourquoi ne pas relire son unique chronique rédigée à l'intention du Rotary-Club Toulouse et publié dans l'Espace culturel de Janvier 2007 ?

A travers ses souvenirs, Jean nous rappelle que même lorsque les temps sont sombres, d'heureuses circonstances peuvent éclairer une vie ...

Jean Sarda

"Arrivé à Toulouse en septembre 1943 pour continuer mes études après mon bac Math Elem, c'est à Montpellier que j'aurais dû aller compte tenu de mon origine méditerranéenne. Ma soeur préparait alors à Toulouse une licence de philosophie (elle avait pu suivre les conférences que le Professeur Jankélévitch donnait à quelques étudiants dans les arrières salles des cafés de la place du Capitole pour ne pas paraître à la faculté, avant de se cacher définitivement parce qu'il était juif). Dans cette période difficile de l'Occupation, les Allemands étaient à Toulouse depuis novembre 1942 et nos parents préféraient nous savoir ensemble à Toulouse.

De Fermat à l'N7.

Inscrit comme pensionnaire à Fermat en classe prépa, j'ai connu dès le début, avec quelques surprises, les bizutages infligés aux nouveaux (couvrir des oeufs de terre cuite et tout autres misères). Très rapidement, sur une affiche du panneau d'informations du lycée, j'ai vu que l'IET

(l'Institut d'électronique de Toulouse devenu l'Ecole Nationale Supérieure d'Electrotechnique, d'Electronique, d'Informatique, d'Hydraulique et des Télécommunications ENSEEITH dite "N7") proposait une admission directe sur dossier avec une rentrée immédiate en première année début octobre. Avec quelques camarades, attirés par une scolarité plus courte, nous avons quitté Fermat pour l'N7, et nous avons eu raison, la suite le dira.

Se posait alors le problème du logement étudiant, d'autant qu'il n'existait aucune cité universitaire. Par l'intermédiaire d'une amie de ma soeur, également étudiante en philo j'ai trouvé une chambre dans une maison où cette amie était également logée. La propriétaire nous servait en famille nos repas du soir et le petit déjeuner. Cela nous permettait de compenser les repas de midi à base de rutabagas que nous prenions au restaurant universitaire de la rue des potiers et qui ne suffisaient pas à nos appétits.

Parallèlement aux cours à l'N7, nous préparions une licence en sciences. En première année, ce fut le certificat de mathématiques générales dont le cours était donné par le Professeur Jacques, bien connu de tous les étudiants en sciences de cette époque-là. Ses mots un peu tordus déclenchaient dans l'amphi un chahut que seul pouvait couvrir le bruit infernal des tramways qui passaient sur les allées. En deuxième année, le Professeur Roy traitait, lui, de mécanique rationnelle : "la méca ra". Heureusement qu'un autre professeur de mathématiques appliquées, Durand, nous conduisait à travers les arcanes des déterminants et autre présentation de l'arithmétique et du calcul différentiel et intégral, ce qui permit d'obtenir le certificat de fin d'année.

Pas de S.T.O. mais une rencontre...

En ce temps-là, les Allemands étaient partout et la Milice aussi, répandant sur Toulouse une chape de plomb. Nous vivions sous la menace de rafles avec, certains jours, le couvre-feu. D'où peu de sorties, quelques films, quelques opéras, au poulailler du Capitole et quelques réunions avec musique chez les uns ou les autres: là où on voulait bien nous recevoir, mais il fallait aussi trouver le solide et le liquide. Nous avons le temps de travailler nos cours et grâce au Professeur Escande, directeur de l'N7, je ne sais par quel moyen, la plupart d'entre nous a échappé au travail obligatoire en Allemagne.

C'était l'époque où la radio anglaise nous donnait les informations de la France Libre que l'on écoutait en fin de journée, après le repas du soir pris, pour ma part, dans la famille qui me logeait. Des amis de la famille se joignaient souvent à nous et plus particulièrement un couple qui venait avec leur jeune fille qui, je l'ai su plus tard, était destinée au fils de la maison, encore dans les classes supérieures du Lycée.

Libération de Toulouse et reprise des cours.

Peu avant la fin de l'année scolaire considérée comme terminée, les bombardements de la ville et les actions de représailles sans discernement qui se multipliaient ont amené nos parents à nous demander de rentrer rapidement à la maison. Au moyen de chemins de fer cahotiques et autres autobus et auto-stop, nous avons pu regagner le domicile paternel dans notre midi à 200 km de Toulouse. Nous avons toutefois passé les examens de fin d'année avec la plus grande régularité, certains ayant été invités à redoubler.

Après la Libération, en août 1944, retour à Toulouse libérée le 22 août, pour la rentrée

en deuxième année, (1944-1945), avec une liberté toute relative. La guerre n'était



pas finie, il y avait encore des rafles, des craintes de bombardement et les tickets d'approvisionnement ont été maintenus en vigueur quelques années encore. Les cours à l'N7 et à la Faculté ont pu reprendre normalement, tous les professeurs étaient là et nous pouvions travailler. Pour les anciens, la façon de faire de certains professeurs serait à évoquer (Roy en Mécanique Appliquée, notamment). Peut-être cela fera-t-il l'objet d'une présentation du souvenir des anciens lors du centenaire de l'N7 en 2007.

Le temps de la liberté et du ...mariage.

L'année suivante, 1945-1946, année du diplôme, la guerre était terminée et la liberté entièrement retrouvée. Une vie nouvelle d'étudiant s'est installée accompagnée par l'AG (Association Générale des étudiants), bureau d'information des différentes activités des Facultés et Ecoles d'Ingénieurs et des loisirs. Nous devions travailler dur pour obtenir le diplôme mais je pourrai rappeler aux anciens et moins anciens l'ouverture du dancing "Le Chalet" dans l'île du Ramier où nous nous retrouvions assez souvent pour nous reposer, entre autres, des cours pointus d'Escande sur les turbulences des fluides et autre équation d'Allievi.

Quelques sorties nocturnes conduisaient les étudiants au Jardin des Plantes où certains soulignaient de rouge les parties sensibles des statues et d'autres permutaient les étiquettes des plantes du Jardin Botanique. Déjà le besoin de détruire pour se soulager ... de quoi? Le diplôme d'ingénieur et les certificats de licence obtenus en fin d'année, et compte tenu de ma classe d'âge qui me dispensait de service militaire, il ne me restait plus qu'à rentrer dans la vie active, d'abord dans l'aéronautique (balisage de la première piste en dur de Blagnac) puis très rapidement à E.D.F. et puis me marier. Avec qui ? ... Bien sûr avec Coco, la demoiselle qui accompagnait ses parents chez la famille qui me logeait les tristes soirs de l'occupation pour écouter la radio anglaise, et que j'avais continué de rencontrer et que je n'ai plus quittée.

Pour terminer, un mot pour faire remarquer que la chance de pouvoir rentrer directement à l'N7 et de faire partie d'une classe d'âge dispensée du service militaire m'a permis d'accomplir une longue carrière de 43 ans de service public. "

Jean Bourdel

L'électrification dans les pays en développement.

Conférence statutaire de Camille Bizot
20 mars 2019

Diagnostic sur la situation de l'offre et la demande d'électricité

Le taux d'accès à l'électricité est inférieurs 30% dans la moitié des pays d'Afrique, là où nos pays développés frisent les 100% depuis des décennies. Et l'on sait que l'électricité est nécessaire au fonctionnement des hôpitaux, des écoles,

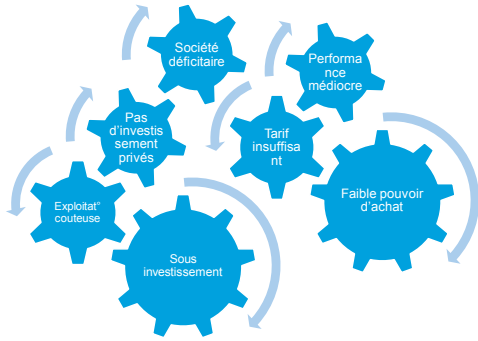
des frigos, bref à tout ce qui nous apporte santé, sécurité, éducation et confort.

Si l'Afrique illustre cruellement ce déficit, elle n'en a pas l'apanage et nous oublions souvent que dans 35 pays dans le monde, plus de la moitié de la population n'a pas accès à l'électricité. Or par un triste paradoxe, ces pays souvent regorgent de ressources naturelles qui pourraient permettre de produire de l'électricité : le soleil, le pétrole, des ressources hydrauliques non exploitées...

Contexte économique et social

Dans les pays en voie de développement, c'est un cercle vicieux qui s'est instauré : le faible pouvoir d'achat des populations engendre des difficultés à fixer un tarif permettant de couvrir l'ensemble des charges des opérateurs, créant un déficit structurel. Ce déficit engendre un sous-investissement et une exploitation dégradée, contribuant à des performances opérationnelles médiocres notamment en termes de délestages et de taux d'accès à l'électricité ; ces faibles performances viennent alimenter la difficulté pour le régulateur ou l'Etat d'augmenter les tarifs.

Autre facteur, dans ces pays la demande en électricité n'est pas satisfaite, l'offre peine à être développée par des nouvelles centrales ou des interconnexions permettant d'acheminer l'électricité disponible dans des pays voisins ; les moyens de production sont en général utilisés au maximum de leurs capacités techniques, et parfois en dépit de la nécessité de réaliser une maintenance qui permettrait de prolonger leur durée de vie. Le secteur privé est réticent à investir dans de nouveaux moyens de production ou des interconnexions, dans un contexte institutionnel et de régulation qui apparait défaillant.



Quels sont les leviers qui peuvent être mis en œuvre ?

En tout premier lieu l'investissement dans de nouveaux moyens de production, dans de nouvelles interconnexions, de nouveaux raccordements, des micro-grids est LA solution. Mais comment faire dans des pays qui n'ont pas les moyens de financer de telles infrastructures ?

Le second levier consiste à construire un contexte institutionnel qui « met en musique » l'ensemble du secteur et crée un contexte favorable : mise en place d'un cadre juridique et réglementaire permettant les investissements privés, mise en place de partenariats publics-privés permettant par exemple la construction de nouveaux moyens de production financés par des investisseurs privés (les chinois en sont friands ! mais de nombreux industriels envisagent ce type de projets pour peu qu'ils soient rassurés sur leur rentabilité sur le long terme), mise en place de mécanismes de coopération supranationaux permettant de faire bénéficier les pays de l'électricité disponible dans les pays voisins...

Enfin il est souvent bien utile de renforcer les capacités des opérateurs, des ministères et des régulateurs afin qu'ils assurent leurs missions avec la meilleure efficacité possible. Cela passe souvent par de la formation, par la mise en place d'outils de gestion technique et financier performants et de l'accompagnement sur

des bonnes pratiques en termes d'organisation.

Et l'argent dans tout ça ?

En effet c'est le nerf de la guerre. Outre les (faibles) capacités d'autofinancements propres des sociétés et des états, et les investissements privés que l'on parvient à attirer par un cadre sectoriel propice, il reste les bailleurs de fonds (World Bank, Agence Française de Développement...) qui apportent leur contribution.

Rendez vous est pris dans 20 ans pour voir comment ce secteur aura réussi à évoluer.

Camille Bizot

DE QUI EST-CE?:

(Réponse en dernière page - en verlan)

« Chez les peuples aristocratiques, les familles restent pendant des siècles dans le même état, et souvent dans le même lieu. Cela rend, pour ainsi dire, toutes les générations contemporaines. Un homme connaît presque toujours ses aïeux et les respecte ; il croit déjà apercevoir ses arrière-petits-fils, et il les aime. Il se fait volontiers des devoirs envers les uns et les autres, et il lui arrive fréquemment de sacrifier ses jouissances personnelles à ces êtres qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore.

Les institutions aristocratiques ont, de plus, pour effet de lier étroitement chaque homme à plusieurs de ses concitoyens. Les classes étant fort distinctes et immobiles dans le sein d'un peuple

aristocratique, chacune d'elle devient pour celui qui en fait partie une sorte de petite patrie, plus visible et plus chère que la grande.

Comme, dans les sociétés aristocratiques, tous les citoyens sont placés à poste fixe, les uns au dessus des autres, il en résulte encore que chacun d'entre eux aperçoit toujours plus haut que lui un homme dont la protection lui est nécessaire, et plus bas il en découvre un autre dont il peut réclamer le concours.

Les hommes qui vivent dans les siècles aristocratiques sont donc presque toujours liés d'une manière étroite à quelque chose qui est placé en dehors d'eux, et ils sont souvent disposés à s'oublier eux-mêmes. Il est vrai que, dans ces mêmes siècles, la notion générale du semblable est obscure, et qu'on ne songe guère à s'y dévouer pour la cause de l'humanité ; mais on se sacrifie souvent à certains hommes.

Dans les siècles démocratiques, au contraire, où les devoirs de chaque individu envers l'espèce sont bien plus clairs, le dévouement envers un homme devient plus rare : le lien des affections humaines s'étend et se desserre.

Chez les peuples démocratiques, de nouvelles familles sortent sans cesse du néant, d'autres y retombent sans cesse, et toutes celles qui demeurent changent de face ; la trame des temps se rompt à tout moment, et le vestige des générations s'efface. On oublie aisément ceux qui vous ont précédé, et l'on n'a aucune idée de ceux qui suivront. Les plus proches seuls intéressent.

Chaque classe venant à se rapprocher des autres et à s'y mêler, ses membres deviennent indifférents et comme étrangers entre eux.

L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi : la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part.

A mesure que les conditions s'égalisent, il se rencontre un plus grand nombre d'individus qui, n'étant plus assez riches ni assez puissants pour exercer une grande influence sur le sort de leurs semblables, ont acquis cependant ou ont conservé assez de lumières et de biens pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Ceux-là ne doivent rien à personne, ils n'attendent pour ainsi dire rien de personne ; ils s'habituent à se considérer isolément, et ils se figurent volontiers que leur destinée tout entière est entre leurs mains.

Ainsi, non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains ; elle le ramène sans cesse vers lui seul, et menace de le renfermer enfin tout entier dans la solitude de son propre cœur. »

(Réponse: elliveuqcoT)